Document généré le 1 juin 2025 14:15

Anthropologie et Sociétés

Jackson Michael et Albert Piette (dir.), 2015, *What Is Existential Anthropology ?* New York, Oxford, Berghahn Books, 254 p., illustr., bibliogr., index

Raymond Massé

Volume 40, numéro 3, 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1038651ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1038651ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Massé, R. (2016). Compte rendu de [Jackson Michael et Albert Piette (dir.), 2015, *What Is Existential Anthropology ?* New York, Oxford, Berghahn Books, 254 p., illustr., bibliogr., index]. *Anthropologie et Sociétés*, *40*(3), 310–312. https://doi.org/10.7202/1038651ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

producteur, mais plutôt l'engagement que prend le producteur avec les matériaux qu'il utilise. Pour comprendre la production d'un artéfact, il devient par conséquent important d'analyser et de comprendre l'engagement du producteur (p. 22).

Ingold présente plusieurs exemples d'une analyse morphogénétique du monde à l'aide d'activités pratiques, comme la fabrication d'un marteau (chap. 3), ou la construction d'une maison (chap. 4). Bien que fabriquer ces deux artéfacts relève de processus complètement différents, ils ont en commun l'utilisation du corps, qui, lors de conception des objets, doit faire face à des circonstances spécifiques. Ingold expose ainsi à la fin du chapitre 5 que l'humain semble être pris entre capturer des rêves et façonner des matériaux (p. 73).

Dans le chapitre 6, l'auteur poursuit la discussion en considérant comment l'humain comprend les caractéristiques physiques du monde qu'il habite, tandis qu'il explore plus en profondeur par la suite l'importance du corps dans la construction de l'objet. De façon plus spécifique, il met en lumière la différence entre interaction et correspondance, prenant l'exemple de la parole et du toucher.

Ingold conclut que les lignes entre l'image que se fait le producteur et celle du monde matériel ne devraient pas être dessinées de façons séparées, mais plutôt en s'entrecroisant. En effet, faire et connaître est un processus continuel qui ne trouve jamais de fin. Les êtres humains, comme les matériaux, font partie du monde : ils sont dans le monde dans un processus de devenir.

Making… s'adresse autant aux gens qui s'intéressent à l'anthropologie, qu'à l'archéologie, à l'art et à l'architecture. Tout au long du livre, Ingold met en opposition deux concepts, qu'il clarifie en les illustrant avec des exemples. Pour ce qui est de sa structure, chacun des 9 chapitres peut être lu indépendamment sans que ne se perde l'argument central à l'ouvrage. Bien qu'il soit accessible à des lecteurs de tous niveaux, une compréhension de base de l'anthropologie et/ou de la philosophie s'avère nécessaire afin de mieux apprécier sa valeur théorique. Enfin, *Making…* intéressera particulièrement les anthropologues désireux de trouver d'une façon originale et nouvelle d'approcher leurs recherches.

Louise Chartrand
Écoles d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

Jackson Michael et Albert Piette (dir.), 2015, *What Is Existential Anthropology ?* New York, Oxford, Berghahn Books, 254 p., illustr., bibliogr., index (Raymond Massé)

Même si la grande majorité des anthropologues confirmeraient que l'existence humaine est leur préoccupation de recherche la plus fondamentale, tel n'est pas le constat que font les éditeurs du présent ouvrage. Pour Jackson et Piette, l'anthropologie de l'existence est le parent pauvre de la discipline, voire son principal point aveugle. La raison en serait une méconnaissance du sens réel de cette dimension « existentielle » du vécu. Tel que proposé par les deux éditeurs aux collaborateurs de l'ouvrage, l'objectif sera alors de justifier théoriquement aussi bien qu'empiriquement une telle anthropologie de l'existence.

Le chapitre introductif s'attache à définir cette vision de l'anthropologie, en particulier par rapport au sens que lui ont attribué les philosophes. Il vise d'abord à combiner les approches relativement différentes des deux éditeurs, l'un de tradition francophone, l'autre œuvrant dans le monde anglo-saxon ; le premier mettant l'accent sur la micro continuité de l'homme vivant les instants et les situations selon diverses modalités de présence-absence et de passivité-activité, le second resituant l'existence dans le cadre de l'intersubjectivité et des rapports aux autres dans lesquels l'individu s'engage au quotidien, ce que Piette désigne comme le « mode mineur » de l'existence. Mais l'ouvrage va beaucoup plus loin en proposant un portrait synthèse convaincant des concepts et des grandes orientations théoriques d'une telle anthropologie existentielle. Ainsi, la recherche ne s'intéressera plus aux structures (sociales, politiques, inconscientes) ni au poids de l'histoire, mais plutôt à la mobilité existentielle de l'individu, soit à ses projets, ses intentions, ses désirs, sa gestion des situations vécues au quotidien et à la redéfinition continue et créative de nouveaux modes d'être-au-monde. Surtout, une telle anthropologie existentielle prend une distance critique affirmée face aux représentations sociales et culturelles construites (concepts, systèmes, structures) tant par les populations que par les chercheurs. La recherche sur la religion, par exemple (thème largement abordé par les collaborateurs de l'ouvrage), serait mal servie par le concept de Dieu dans l'hypothèse où cette entité est perçue comme déterminant l'existence d'un individu dépouillé de toute agentivité. Il en va de même du concept de conversion, inapte à rendre compte du cheminement complexe, des hésitations et questionnements, voire des accidents de parcours qui y conduisent le converti. Une anthropologie existentielle de la conversion devra plutôt rendre compte des influences et de liens toujours présents avec la religion d'origine, du recul critique du converti face aux dogmes ou de ses aptitudes à la réinterprétation et au syncrétisme. Le recours à des catégories construites telles que celles de Judaïsme, Catholicisme ou Islam relèverait d'un essentialisme qui masque tout autant leur complexité que les multiples modalités d'existence des pratiquants.

Le regard de cette anthropologie se portera sur le vécu de moments spécifiques en situations concrètes d'incertitudes, de questionnements, de doutes, de fluidité des positions, véritables lieux d'articulation des interprétations et des rationalisations qu'en fera l'individu. L'enjeu est alors de comprendre l'existence vécue sans recourir aux concepts abstraits, au déterminisme des forces externes (politiques, économiques) ou internes (ex. : structures inconscientes) et des formations discursives élaborées par les chercheurs pour mettre l'accent sur la vitalité, l'imagination, la conscience et la volonté de l'individu. Bref, aucune existence n'est totalement aliénée par le monde. Or, l'anthropologie et les sciences sociales en général n'auraient pas su saisir toute l'importance de la dimension existentielle. On aurait accordé trop d'importance aux ontologies (la place de l'humain dans les autres mondes du vivant), aux cosmogonies, mythologies, visions du monde, bref à une culture conçue en dehors de l'existence. Même l'approche bourdieusienne des *habitus* et du raisonnement pratique et celles de l'ethnométhodologie de Garfinkel ou des études du soi dans la vie quotidienne de Goffman n'auraient su éviter les pièges des déterminismes des normes, des rôles et des structures et n'arriveraient pas à encourager ni la description des « faits minuscules » qui définissent l'existence, ni l'analyse des multiples modes d'engagement de l'individu dans les situations de vie concrètes. Cinq collaborateurs, dont Michael Lambek, illustrent dans autant de chapitres cette approche à partir de leurs terrains de recherche respectifs : la conversion aux Pentecôtismes au Mozambique (Premawardhana) ; les rapports vécus entre l'Islam et la possession dans l'Océan indien (Lambek) ; la sexualité et la possession au Brésil (Van de Port) ; les passeurs de migrants illégaux à partir du Niger (Lucht) ; et les trajectoires de vie d'amputés en Afrique (Sylva). Bien qu'en mettant de l'avant des conceptions diversifiées d'une telle anthropologie de l'existence, ces illustrations en renforcent chacune à leur manière les présupposés théoriques.

Toutefois, affirmer en conclusion du livre, comme le fait Laurent Denizeau dans sa lecture croisée des divers ouvrages publiés par les deux coéditeurs, que l'existence humaine est une terre inconnue des anthropologues semble exagéré. Une telle position, soutenue particulièrement par Albert Piette, semblera quelque peu réductrice aux lecteurs familiers avec des courants de recherche comme l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie, la théorisation ancrée, les approches narratives, voire le pragmatisme ou l'anthropologie de l'éthique contemporaine. À leur façon, ces diverses approches sont depuis longtemps soucieuses de resituer l'individu à l'interface de sa quotidienneté, de l'histoire et des trajectoires de vie, du microsocial, de son agentivité et de ses construits de sens commun. Bien sûr, Denizeau n'a pas tort de rappeler que les écrivains de fictions réussissent mieux à décrire l'existence humaine que les anthropologues pourtant bien ancrés dans le terrain qui participent de près aux événements qui jalonnent le quotidien des informateurs. Mais prendre une distance face aux émotions et aux ressentis de même que face aux apories, accidents et idiosyncrasies n'est-il pas un pré requis à toute analyse des forces, structures et mécanismes qui influent sur la gestion de cette quotidienneté ? L'analyse compréhensive et la théorisation ne passent-elles pas par une distanciation face aux existences individuelles ? En dépit de la pertinence incontestable d'une telle anthropologie existentielle, on peut difficilement suivre Jackson et Piette lorsqu'ils ramènent l'anthropologie sociale et l'anthropologie culturelle à des sous continents d'une anthropologie mère qui se définit dans et par l'existence. N'y voir que des approches tournées exclusivement vers l'élaboration de « systèmes » et autres reconstructions théoriques décalées de la réalité vécue ne rend pas justice aux efforts soutenus au cours des dernières décennies pour combiner approches micro- et macrosociales, histoires de vie et déterminants sociopolitiques, poids des normes et agentivité du sujet. Il ne suffit pas de reconnaître du bout des lèvres que le quotidien de l'être-au-monde est influencé par la société et la culture ; l'humain existe en tant que membre de collectivités, évolue dans les cadres des possibles que lui offre sa culture et son existence même est largement influencée par des structures et des groupes d'intérêt politiques et économiques. L'anthropologie existentielle est-elle la seule porte d'entrée sur la « complexité de l'expérience humaine » ? La définition documentée et argumentée proposée ici d'une anthropologie existentielle est des plus convaincantes et les illustrations qu'en donnent les collaborateurs enrichissent tout autant cette réflexion théorique. Si l'existence n'est probablement pas le point aveugle de l'anthropologie comme soutenu ici, le lecteur ne doutera pas de la pertinence d'une anthropologie de l'existence qui se situe au pôle opposé d'un continuum occupé par une anthropologie proprement politique.

Raymond Massé
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

Laplante Julie, 2015, *Healing Roots. Anthropology in Life and Medicine*. New York, Oxford, Berghahn Books, 302 p., illustr., bibliogr., index (Mylène Mongeon)

L'opportunité de lire, de découvrir et de ressentir *Healing Roots…* s'est présentée durant une période décisive de mon cheminement académique en anthropologie médicale. La lecture de cet ouvrage m'a suivie et guidée tout au long de ma recherche de terrain au